

« Mémoire de peau »

Esther Loïselle

Urgences, n° 29, 1990, p. 54-55.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/025603ar>

DOI: 10.7202/025603ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

FRAGMENTATIONS

Mémoire de peau

Esther Loïselle

La claustration. Il y a de cela. Un peu. Dans le presque silence de ma retraite, que des livres grand ouverts et moi à la recherche du mot de passe. Je furète, lis une phrase, opine; puis une autre, je m'en veux de ne l'avoir pas écrite. Mes doigts: hélas! que n'en ai-je davantage. Dix pitoyables signets entre lesquels déborde le sens. Un trop-plein. Je lâche prise, range les titres.

Le repli. Je me reprends, me ravine, mets à nu les strates de ma mémoire, puis les soulève, une à une, délicatement de peur qu'elles ne s'étiolent. Elles apparaissent alors, ces empreintes toutes miennes, vieilles mais chaudes pourtant de la vie qui les a faites; elles-mêmes mères en radicules comme la vie qu'elles ont forgée. Je suis rhizome, mes sens l'affirment, leurs empreintes l'exhalent, et dans le repli, de moi sur moi, je scrute ce qu'ils m'ont laissé de mémoire. C'est ainsi que le plus souvent je puise mes débuts, celui-ci et tous les autres encore, au mien propre.

Mais le repli s'épuise. Ou bien je m'épuise dans le repli. D'ailleurs, je suis distraite. Par goût. Je résiste mal aux digressions et là où elles semblent absentes, je les crée. J'abandonne volontiers au silence de mon repaire le soin de veiller sur la mémoire de mes racines. L'autre, sensuelle, viendra la nourrir. Revenu le temps de la nécessaire solitude, je saurai alors nommer le sillon nouveau.

Je m'abandonne. Entre mes doigts, une rose fraîchement coupée. Saurai-je jamais la narrer: sortis les harpons de la tige guerrière casquée du carmin de ses pétales aux abords déployés, resserrement des sinus vers son centre, tout de replis, comme moi avant. J'y plonge le nez: l'intrus se souvient. Legs d'une mémoire de rose. Maintenant il m'en souvient: jamais je ne saurai la dire. Le prétendre serait une méprise: la fugacité ne se conte pas, elle émeut. Les délices de l'éphémère sont tels parce que non dits et les mots sont à l'avance vaincus qui tentent de s'y ajuster. Tout au plus, par approximations successives, me rendent-ils parfois à ce qui fut un instant de grâce.

Pulsion intime. Mes sens réclament la mise en forme de la mémoire qu'ils enfantent. J'écris. Mes mots sont faits de

traces, celles inscrites dans ma chair, déjà, celles à venir, aussi. Pour l'heure, je me mets à l'œuvre, ne la fais pas. Je travaille au déploiement de la digression, dans ce qu'elle permet de rapprochement entre les choses et ce qu'il m'en reste. L'écriture, la mienne, témoigne de ce reste et de lui seul. Elle est, en ce sens, le dire de l'inessentiel. Les choses ne m'attendent pas, ne l'ont jamais fait. Elles se donnent, révèlent leurs charmes singuliers. Je les prends, crois les nommer; mais toujours mes mots n'embrassent-ils que leurs pourtours; mots en marge. Je travaille à coder le flanc des choses, je serre au plus près leurs formes, elles m'échappent. Parole muette, infiniement. Je saurai ailleurs reconnaître son intaille dans ma peau, le sillon nouveau.